

COLLECTION

PROBLÈMES SOCIAUX
ET INTERVENTIONS SOCIALES



La souffrance à l'épreuve de la pensée

Sous la direction de
Nicolas Moreau
Katharine Larose-Hébert

Préface de
Danilo Martuccelli

Extrait de la publication

 Presses
de l'Université
du Québec

COLLECTION

PROBLÈMES SOCIAUX ET INTERVENTIONS SOCIALES

**FONDÉE PAR HENRI DORVIL (UQAM)
ET ROBERT MAYER (UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL)**

L'analyse des problèmes sociaux est encore aujourd'hui au cœur de la formation de plusieurs disciplines en sciences humaines, notamment en sociologie et en travail social. Les milieux francophones ont manifesté depuis quelques années un intérêt croissant pour l'analyse des problèmes sociaux, qui présentent maintenant des visages variables compte tenu des mutations des valeurs, des transformations du rôle de l'État, de la précarité de l'emploi et du phénomène de mondialisation. Partant, il devenait impératif de rendre compte, dans une perspective résolument multidisciplinaire, des nouvelles approches théoriques et méthodologiques dans l'analyse des problèmes sociaux ainsi que des diverses modalités d'intervention de l'action sociale, de l'action législative et de l'action institutionnelle à l'égard de ces problèmes.

La collection *Problèmes sociaux et interventions sociales* veut précisément témoigner de ce renouveau en permettant la diffusion de travaux sur divers problèmes sociaux. Pour ce faire, elle vise un large public comprenant tant les étudiants, les formateurs et les intervenants que les responsables administratifs et politiques.

Cette collection était à l'origine codirigée par Robert Mayer, professeur émérite de l'Université de Montréal, qui a signé et cosigné de nombreux ouvrages témoignant de son intérêt pour la recherche et la pratique en intervention sociale.

DIRECTEUR

HENRI DORVIL, PH. D.

École de Travail social, Université du Québec à Montréal

CODIRECTRICE

GUYLAINE RACINE, PH. D.

École de Service social, Université de Montréal

La souffrance à l'épreuve de la pensée

Presses de l'Université du Québec

Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450, Québec (Québec) G1V 2M2

Téléphone : 418 657-4399

Télécopieur : 418 657-2096

Courriel : puq@puq.ca

Internet : www.puq.ca

Diffusion/Distribution :

- CANADA** Prologue inc., 1650, boulevard Lionel-Bertrand, Boisbriand (Québec) J7H 1N7
Tél. : 450 434-0306 / 1 800 363-2864
- FRANCE** AFPU-D – Association française des Presses d'université
Sodis, 128, avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny, 77403 Lagny, France – Tél. : 01 60 07 82 99
- BELGIQUE** Patrimoine SPRL, avenue Milcamps 119, 1030 Bruxelles, Belgique – Tél. : 02 736 68 47
- SUISSE** Servidis SA, Chemin des Chalets 7, 1279 Chavannes-de-Bogis, Suisse – Tél. : 022 960.95.32



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels. L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

La souffrance à l'épreuve de la pensée

Sous la direction de
Nicolas Moreau
Katharine Larose-Hébert

Préface de
Danilo Martuccelli



Presses de l'Université du Québec

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Vedette principale au titre :

La souffrance à l'épreuve de la pensée

(Collection Problèmes sociaux et interventions sociales ; 59)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7605-3771-2

1. Souffrance – Aspect social. 2. Souffrance – Aspect psychologique.
3. Événements stressants de la vie. I. Moreau, Nicolas, 1977- .
- II. Larose-Hébert, Katharine. III. Collection : Collection Problèmes sociaux & interventions sociales ; 59.

BF789.S8S68 2013 155.9'3 C2013-940656-5

Les Presses de l'Université du Québec
reconnait l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada
et du Conseil des Arts du Canada pour leurs activités d'édition.

Elles remercient également la Société de développement
des entreprises culturelles (SODEC) pour son soutien financier.

Conception graphique

Richard Hodgson

Image de couverture

Annie Jaimes, *Longing*, 2000, médiums mixtes sur toile, 5 x 6 po.

Mise en pages

Interscript

Dépôt légal : 3^e trimestre 2013

- › Bibliothèque et Archives nationales du Québec
- › Bibliothèque et Archives Canada

© 2013 – Presses de l'Université du Québec

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés

Imprimé au Canada

PRÉFACE

LA QUESTION DE LA SOUFFRANCE

Danilo Martuccelli

Longtemps la souffrance n'a eu aucune signification *politique*. Elle était, bien sûr, une dimension incontournable de la condition humaine, contre laquelle il fallait combattre. Si peu de sociétés se sont autant élevées contre la souffrance ou la faiblesse que Sparte, l'idéal promu par cette Cité-État grecque a connu une très longue descendance en Occident sous la forme d'un modèle transhistorique de virilité. Ce qui avait une valeur politique, c'était le courage, pas la souffrance; c'était la capacité de surmonter la douleur physique et les peines humaines, les malheurs du corps et de l'esprit, pour reprendre les mots des codirecteurs de cet ouvrage, Katharine Larose-Hébert et Nicolas Moreau.

Dans cet univers indissociablement éthique et politique, la souffrance n'a pas de signification positive. Il existe même une insensibilité à l'égard de la douleur des autres, voire des formes ordinaires de cruauté. En ce sens, il n'est pas nécessaire d'épouser tous les présupposés normatifs de la conception de Norbert Elias sur le processus de civilisation pour reconnaître le bien-fondé d'une vision historique soulignant l'adoucissement progressif des mœurs et l'approfondissement conséquent d'un type de sensibilité.

À une condition, toutefois: ne pas négliger la forme d'humanité présente chez les Grecs, puis chez les Romains. Non seulement on y est sensible à la nature, aux plaisirs de la vie, voire à l'amour, mais surtout

on est très sensible à la finitude humaine. Le tout dernier chant de *Illiade*, celui où le vieux roi Priam va chercher le cadavre de son fils Hector dans la tente d'Achille, est probablement à cet égard le témoignage le plus émouvant que la littérature classique nous a donné. Devant le cadavre d'Hector, que les dieux ont eu la bonté de préserver, les deux hommes, le vieux père et le tueur du fils du vieux père, se livrent à des réflexions sur la vie, les horreurs inévitables de la guerre, la compréhension-compassion vis-à-vis de la mort et, bien entendu, la gloire et le souvenir de la postérité. Les mots sont émouvants, la sagesse de vie profonde. Pourtant, il n'est jamais question de souffrance. Le sens est ailleurs. Bien sûr, on peut souffrir et comprendre la détresse de l'autre, et même, comme dans ce chant admirable de *Illiade*, celle de l'ennemi en pleine guerre, mais la souffrance, elle, n'a pas de sens *per se*. Elle fait partie de la condition humaine; elle n'a pas de signification dans la vie et dans les idéaux autour desquels les hommes bâtissent leurs empires et leur existence.

À ce sujet, il y a même une exceptionnalité – encore une! – grecque. Elle est probablement la mère de toutes les autres. Avant et après la culture grecque classique, un peu partout et depuis toujours, il a été de mise de donner une représentation d'une vie après la mort, plus satisfaisante, et largement à l'abri des vicissitudes de l'existence humaine. C'était déjà le pari pascalien avant la lettre: dans la plus profonde ignorance de l'« après », la crainte de la mort s'apaise en forgeant des représentations rassurantes. Or rien d'équivalent n'existe dans la plupart des traditions grecques. Au contraire même, celles-ci construisent une représentation cauchemardesque de l'Hadès: les hommes, après leur mort, sont consumés par le feu, par la douleur, au milieu des cris pour l'éternité. Virgile puis Dante ont donné des lettres de noblesse littéraires définitives à cet imaginaire classique. Fabuleuse et énigmatique représentation! Là où tous les autres peuples apaisent leurs craintes de la mort, les Grecs non seulement l'affrontent de face, mais en construisent même, en toute gratuité, une des représentations parmi les plus atroces imaginables. La gloire de la postérité sera ainsi le seul idéal d'immortalité possible. Une gloire qui s'obtient par les œuvres – celles de la guerre, bien sûr, mais aussi de l'art, de la philosophie ou des Olympiades – et peut-être, secrètement, dans la gloire de la *polis* elle-même. C'est en tout cas Athènes elle-même qui, dans la fameuse *Oraison funèbre*, parle par la voix de Périclès et l'écriture de Thucydide. On ne fête pas les morts et leurs souffrances; on compose un hymne à la gloire des hommes et de la *polis*.

La grande rupture – il suffit de penser aux diatribes de Nietzsche – est introduite par le christianisme. Depuis lors, la souffrance a un sens. La Passion du Christ – autant dire la souffrance humaine de Dieu – submerge pendant des siècles la culture et l'art occidentaux. Cela, bien sûr, ne suffit pas pour adoucir les mœurs, extirper la cruauté, éviter les guerres. Mais cela donne, pour la première fois avec cette intensité, un sens à la

souffrance. La pitié des Grecs devant la finitude humaine devient, chez les chrétiens, la compassion vis-à-vis de la souffrance d'autrui. D'autrui, quel qu'il soit, comme l'énonce la parabole du bon Samaritain. Pour la première fois, c'est la souffrance humaine elle-même, et l'universalité de la commune humanité qu'elle révèle, qui devient le foyer sensible des valeurs collectives. Les humbles, les oubliés, les derniers – c'est vers eux que se dirige, en tout premier lieu, l'amour de Dieu.

Certes, cette souffrance, tout en étant omniprésente dans la culture, reste, en tant que valeur, l'apanage des figures extraordinaires de la sainteté. Le châtement – parfois – du corps lui-même, le combat – toujours – contre l'orgueil de l'esprit: la souffrance dans sa volonté d'imitation de la Passion christique est au fondement d'une civilisation. Impossible de le négliger: y compris dans les sociétés à l'âge séculier, la culture chrétienne a été et reste encore la première grande matrice de la réévaluation de la souffrance.

La rupture chrétienne est prolongée, depuis à peine trois ou quatre siècles, par l'inflexion moderne de l'individualisme et de la démocratie. La sensibilité individuelle devient, à son tour, la matrice du politique. On le sait: c'est la peur de la mort associée à la convoitise croisée des biens qui fondent, depuis Hobbes, le pacte politique des modernes. La vie humaine devient une valeur en elle-même et les déclarations des droits de l'homme successives en portent la trace. Dans cet univers, l'adoucissement progressif des mœurs rend chaque fois plus intolérable le spectacle de la souffrance.

Les individus connaissent alors une nouvelle expérience de la souffrance. Celle-ci est moins éthique qu'esthétique – au sens premier du terme, c'est-à-dire qu'elle est le fruit d'une perception. C'est la grande inflexion: la souffrance n'a pas, comme dans l'univers sous hégémonie chrétienne, un sens en elle-même. Au contraire, la culture moderne s'érige contre la douleur et la tristesse, et elle fait l'éloge du confort et de la joie. La fonction de la souffrance est ainsi tout autre: elle devient un thermomètre de l'inacceptable. La signification politique de la souffrance réside donc dans ce qu'elle repousse, et ce qu'elle repousse c'est, sinon toujours la souffrance elle-même, au moins la souffrance gratuite – celle que nous jugeons non nécessaire.

La culture individualiste et démocratique, en instaurant l'Autre comme un semblable politique, accorde ainsi une nouvelle fonction à la souffrance. Les individus s'identifient à la victime. Plus précisément en fait, ils sont *capables* de s'identifier à la victime. Au moment du supplice, comme le rappelle la saisissante image avec laquelle Michel Foucault ouvre *Surveiller et punir*, le regard du peuple ne s'identifie plus au pouvoir en place et à l'expression de la justice alors associée à la majesté de sa cruauté, mais, progressivement, à la souffrance visible du supplicé. Une nouvelle

esthétique politique est en train de naître – celle que le roman moderne, destiné à l'origine aux femmes de la bonne société (*gentry*), amplifie et construit : les lectrices se révèlent capables de s'identifier avec les péripéties vitales des humbles. Grâce à l'art, les individus apprennent véritablement à vivre la vie des autres comme si elle était la leur.

La pensée libérale a donné des titres de noblesse définitifs à cette attitude. Chacun d'entre nous est capable d'être un spectateur impartial, de juger du bien commun à partir de son identification possible avec l'intérêt général, mais aussi par sa capacité esthétique à voir le monde avec les yeux – et les corps – des autres. Dans l'imaginaire de l'individualisme moderne, chacun sait que sa vie peut être celle de n'importe qui d'autre.

Disons-le clairement : l'empathie à l'égard de la souffrance de l'autrui généralisé a pris différents chemins. Celui, d'abord, du bon Samaritain, puis celui de l'identification avec le supplicié et les humbles, avant de prendre un sens ouvertement politique avec l'individualisme et la démocratie.

Bien entendu, cela n'a pas suffi à empêcher la cruauté ou à éviter les guerres. C'est même l'une des grandes tragédies du *xx^e* siècle. L'idée, si vantée par le progrès, de la perfection morale croissante des hommes s'est effondrée. Les chiffres témoignant de l'horreur se sont multipliés en métastase et l'augmentation sidérante des victimes civiles, lors de guerres, est devenue une expérience de masse. Plus encore : non seulement la cruauté des crimes n'a pas cessé, mais elle a indubitablement gagné en visibilité. Pire : des formes de cruauté que l'on pouvait penser définitivement bannies – comme la torture ou la peine de mort – reviennent ou résistent toujours.

Dans ce sillage, il y a, sans doute, tous ceux chez qui la souffrance suscite de la curiosité, de l'excitation même, et qui trouvent un plaisir esthétique – parfois inavoué, mais actif – dans l'horreur et le caractère spectaculaire des images des souffrances. Chez d'autres, parfois les mêmes, la souffrance est toujours censée réparer les torts – instrument indispensable de la justice humaine. Et il y a, bien entendu, tous ceux chez qui la souffrance d'autrui est une pièce nécessaire d'un programme de haine.

Toutefois, à côté de cette réalité, nous avons assisté, simultanément, progressivement, à l'expansion d'une sensibilité exacerbée à la souffrance. Celle des proches, bien sûr, mais aussi celle de personnes habitant des régions ou des pays éloignés, comme l'exprime l'horreur ressentie devant les catastrophes et l'identification à toutes les victimes, observée de façon courante chez un grand nombre d'entre nous. Devant ces images, certains se mobilisent ; d'autres envoient des aides ou font des dons ; d'autres encore, sans perdre nécessairement toute empathie, glissent vers l'anesthésie morale, voire l'indifférence humaine, en tout cas vers un profond

sentiment d'impuissance. Les réactions sont alors très différentes, mais aucun de ces individus ne prend plaisir à voir la souffrance. Certes, aucun, non plus, n'écrit de poème pour protester contre la nature, comme Voltaire l'avait fait à la suite du tremblement de terre qui avait ravagé Lisbonne en 1755 (voir le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, 1756), afin d'interroger, indigné, le sens d'une punition aussi absurde. Pourtant, même anesthésiées, ces personnes témoignent d'une sensibilité approfondie à l'égard de la souffrance, et de la conviction de son inutilité, dont on trouve une autre expression importante dans les protestations contre la douleur et la maltraitance infligées aux animaux.

C'est dans la filiation de cette histoire qu'il faut comprendre la signification de la souffrance contemporaine. Celle-ci est visible partout, et, pourtant, nous ne la tolérons pas. Nous savons qu'elle fait partie de la vie et de nos vulnérabilités, mais nous n'arrivons plus vraiment à lui donner un sens, même si certains s'y efforcent toujours. Nous ne lui accordons plus, vraiment, une signification morale et nous ne faisons plus d'elle une source d'idéal. Au mieux, et dans une version quelque peu laïcisée, la souffrance est une source d'épreuve et un chemin vers notre humanité. Combien de fois n'a-t-on pas entendu dire que quelqu'un a gagné en maturité ou en profondeur existentielle, grâce aux épreuves de la vie ?

C'est cette complexité qui se trouve derrière *notre* souffrance et qui, sous différents angles, est magnifiquement illustrée par les textes rassemblés dans ce livre. De la mort des proches et des deuils à la fois impossibles et inévitables aux douleurs ordinaires de la vie, en passant par les diverses figures de la souffrance au travail ou associée à la prise de stupéfiants, c'est toujours de la signification de la souffrance qu'il est question. À partir d'une certitude : la souffrance est de toute façon un repoussoir.

C'est cette conscience qui anime l'interrogation aiguë sur l'énigme de la souffrance : une épreuve individuelle jugée nécessaire à l'apprentissage de la vie, et pourtant un repoussoir collectif. Un repoussoir collectif incapable d'animer vraiment des politiques qui visent, partout et toujours, à l'éliminer dans ses expressions les plus inacceptables. Un repoussoir collectif et en même temps une expérience d'autant plus ordinaire que des modèles d'organisation la produisent et l'instrumentalisent. Un repoussoir collectif et une source d'obscénité visuelle permanente, par l'intermédiaire des médias de masse, dans notre quotidien. Un repoussoir collectif au nom des valeurs de l'humanisme et un premier pas vers une conception élargie du respect de la vie en direction d'autres espèces.

Notre conception de la souffrance est particulière. Les Grecs anciens, tout en reconnaissant la finitude humaine, ont affronté la souffrance sans lui accorder de signification éthique *per se*, construisant plusieurs de leurs idéaux à son encontre, minimisant ainsi la sensibilité à son égard. La

vision chrétienne, quant à elle, accorde un sens moral à la souffrance et elle le fait au milieu d'un univers de représentations rendant omniprésente la souffrance du Christ. À la différence de ces deux grandes visions historiques, pour lesquelles, par des voies diverses, la sensibilité à la souffrance est subordonnée au sens, que ce soit pour la refouler ou l'exalter, notre société construit *sa* problématique de la souffrance à partir de la sensibilité esthétique. La souffrance n'a plus de sens dans nos sociétés, même si, chez certains, elle peut encore remplir une fonction. Mais, pour tous, la souffrance, dans son questionnement premier, est désormais moins une affaire d'herméneutique que d'esthétique. C'est parce qu'elle heurte notre sensibilité, nos corps et nos esprits, pour revenir aux mots de ce livre, que la souffrance nous interpelle comme individus et comme société.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	
La question de la souffrance	VII
<i>Danilo Martuccelli</i>	
INTRODUCTION	
La souffrance contemporaine: au-delà du corps, au-delà de l'esprit	1
<i>Katharine Larose-Hébert et Nicolas Moreau</i>	
PARTIE 1	
USAGES SOCIAUX DE LA SOUFFRANCE « EN SOI »	7
CHAPITRE 1	
LA SOUFFRANCE	
Un problème de santé publique?	9
<i>Katharine Larose-Hébert</i>	
1. Contextualisation: une société d'individus.	11
2. L'individu souffrant	13
3. Le pouvoir de la souffrance	15
3.1. La souffrance et le biopouvoir.	16
3.2. Biopouvoir et médicalisation de l'existence	17
4. Souffrance et santé mentale.	19

Conclusion	21
Références	22

CHAPITRE 2

**SOUFFRANCE DE SINGULARITÉS, MONTÉE DES AFFECTIVITÉS
ET « CLIMATOLOGIE POLITIQUE »** 25

Dahlia Namian

1. De la souffrance de « distinction » à la souffrance de « singularités »	27
2. Les affectivités: quand « affects » et « activités » entrent en résonance profonde	29
3. Des collecteurs « sans qualités »: de l'homme châtré à l'homme fatigué.	32
4. Entre stimulation et immunisation des humeurs collectives: de la climatologie politique.	36
Références	38

CHAPITRE 3

**LE CHAMP DE L'AFFECTIVITÉ ET LA NOTION DE SOUFFRANCE
Une voie heuristique pour les sciences sociales.** 41

Marie-Chantal Doucet

1. Les développements de la psychologie cognitive dans l'identification de l'affectivité	43
2. Une théorie historico-culturelle du psychisme.	47
3. La dimension sociale de l'affectivité	49
4. La notion de souffrance en sciences sociales.	51
4.1. Souffrances sociales.	54
4.2. Singularisme et souffrance: l'apport d'une perspective historico-culturelle à une sociologie de l'individu	56
Références	59

PARTIE 2

**L'ÉPREUVE DE LA MALADIE, CORPS ET PSYCHÉ
EN SOUFFRANCE** 63

CHAPITRE 4

**LES VISAGES DE LA DOULEUR
Vers une prise en charge globale de la plainte** 65

Florence Vinit, Nicolas Moreau et Daniel Moreau

1. Douleurs et souffrances globales.	66
2. Le « ça » de la douleur	67
3. La douleur du point de vue du « je »	70
4. Le point de vue du « nous »: l'inscription sociale de la douleur ...	71
5. Les valeurs, significations et influences culturelles autour de la douleur.	72

Conclusion	74
Références	75
CHAPITRE 5	
DE LA SOUFFRANCE DES LUNES	77
<i>Florence Vinit</i>	
1. Souffrance culturelle et tabou menstruel	78
2. Du vécu subjectif à l'engagement artistique : entre douleur et revendication	81
3. Le sang occulté : souffrances du secret et de l'effacement	85
4. Au-delà de la douleur, le sang des règles, voie d'initiation ?	88
Conclusion	90
Références	91
CHAPITRE 6	
DEVANT ET DANS LA SOUFFRANCE DES AUTRES	
Des fils en deuil de leur mère	
(Roland Barthes, Jean-François Beauchemin et David Rieff)	93
<i>Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis</i>	
1. Éthique et regard sur la douleur d'autrui	94
2. Retrouver le singulier de la souffrance	96
3. <i>La Pietà</i> et son inversion	97
4. Roland Barthes, <i>Journal de deuil</i>	99
5. Jean-François Beauchemin, <i>Cette année s'envole ma jeunesse</i> ..	101
6. David Rieff, <i>Swimming in the Sea of Death. A Son's Memoir</i>	103
Références	106
CHAPITRE 7	
VERS UNE « SURNORMALISATION »	
DES MÉDICAMENTS PSYCHOTROPES	107
<i>Alex Drolet-Dostaler</i>	
1. Le rapport individu-médecin	108
1.1. La souffrance pensée en termes de déficits neuronaux	108
1.2. Les allégations derrière la prescription	110
1.3. Un dialogue négligé et arbitraire	111
1.4. Des effets secondaires à profusion	113
1.5. Un traitement en surface	114
2. Le rapport individu-société	115
2.1. Un essor à double tranchant	115
2.2. Le médicament : concilié et conciliant	116
2.3. Une quête interminable du mieux-être	117
2.4. Un processus diagnostique permuté	118
2.5. Les muscles du marketing pharmaceutique	120
Conclusion	120
Références	121

CHAPITRE 8

DE QUOI « SOUFFRENT » LES INDIVIDUS DÉPRIMÉS ?

Une réponse sociologique	125
<i>Marcelo Otero</i>	
1. Première approche de l'épreuve dépressive : inventaires et images	128
2. Le corps dérégulé de l'individu déprimé : ne pas pouvoir	131
3. L'esprit dérégulé de l'individu déprimé : ne pas pouvoir vouloir	138
Conclusion	147
Références	148

CHAPITRE 9

**QUAND LA RESPONSABILITÉ DU RÉTABLISSEMENT
SE SUBSTITUE À LA SOUFFRANCE DE LA PEINE**

Réflexion sur la prise en charge des troubles mentaux par le système de justice pénale	151
<i>Geneviève Nault</i>	
1. Du grand renfermement au grand désefermement	153
2. Les répercussions de la désinstitutionnalisation	155
3. La criminalisation des individus atteints de troubles mentaux	156
4. Les tribunaux de santé mentale	158
5. Le grand renversement : implications pour les individus judiciarisés atteints de troubles mentaux	160
6. La rationalité pénale moderne et la détermination de la peine	161
7. Un regard critique sur les tribunaux de santé mentale	164
Conclusion	167
Références	168

PARTIE 3

L'ÉPREUVE DU TRAVAIL 171

CHAPITRE 10

« INTÉGRATION TOXIQUE » AU TRAVAIL FLEXIBLE

Représentations sociales du recours aux drogues	173
<i>Lilian Negura et Marie-France Maranda</i>	
1. La consommation des substances psychoactives et le travail	174
1.1. Les représentations sociales de la consommation des substances psychoactives	174
1.2. La transformation du travail et la consommation des substances psychoactives	175
1.3. La consommation des substances psychoactives : délimitation conceptuelle	176
1.4. L'intégration et les représentations sociales	177
1.5. La méthode de recherche	178

2. La représentation du travailleur idéal dans l'entreprise et la fatigue	180
2.1. La charge de travail	181
2.2. Le stress	181
2.3. La responsabilisation	182
2.4. L'insécurité	182
2.5. Le conflit éthique	183
2.6. Les relations avec les supérieurs	184
2.7. L'ambiance de compétition	184
3. La signification de la consommation des substances psychoactives en lien avec le travail	185
3.1. La performance à tout prix	185
3.2. La socialisation par la consommation	186
3.3. Composer avec un travail ingrat	187
4. La consommation des substances psychoactives dans les nouvelles entreprises	189
4.1. De l'identité professionnelle à la productivité à tout prix	189
4.2. Le nouveau contexte toxique du travail	190
Conclusion	192
Références	192

CHAPITRE 11**COMPRENDRE LE QUESTIONNEMENT ACTUEL****SUR LA SOUFFRANCE AU TRAVERS DE LA PRISE EN CHARGE****DE LA SUBJECTIVITÉ DES TRAVAILLEURS PAR LE MANAGEMENT** .. 197*Audrey Laurin-Lamothe*

1. La corporation et l'organisation du corps	198
2. Les temps modernes du management	200
3. Conceptualiser la prise en charge de la subjectivité du travailleur par le management	201
3.1. La flexibilité	201
3.2. Les compétences	203
3.3. La coopération	204
3.4. L'ethos	205
4. La souffrance au travail	206
5. La figure du normopathe	208
Conclusion	210
Références	210

CHAPITRE 12**ENTRE SOUFFRANCE, VALORISATION ET RÉALISATION DE SOI****Repenser le travail comme support expressif****de l'individualité contemporaine** .. 213*Laurie Kirouac*

1. Individu, mode d'individuation et support	216
2. Les apports du travail d'hier et d'aujourd'hui: entre « avoir » et « être »	218

3. Du travail comme expérience collective au travail comme expérience personnelle	224
4. La souffrance, ou quand le travail est privé de ses apports expressifs	226
Références	227
CONCLUSION	
L'éthique de la souffrance	231
<i>Nicolas Moreau et Katharine Larose-Hébert</i>	
NOTICES BIOGRAPHIQUES	235



INTRODUCTION

LA SOUFFRANCE CONTEMPORAINE AU-DELÀ DU CORPS, AU-DELÀ DE L'ESPRIT

Katharine Larose-Hébert et Nicolas Moreau

Actuellement, le soulagement de la souffrance – voire son anéantissement – et, plus encore, les dynamiques structurelles à la source de ce mal endémique sont des thèmes fréquemment évoqués par les sciences humaines et sociales (Ehrenberg, 2011 ; Corten, 2011 ; Foucart, 2009, 2003 ; Boltanski, 1993), pour susciter, entre autres, une action politique visant la réduction des inégalités sociales qui sous-tendent ce phénomène¹. Nous pourrions même aller jusqu'à dire que le recours à cette dénomination du mal-être, conceptualisée en termes de « souffrance psychique » ou de « souffrance sociale », est en vogue. En effet, la souffrance se situe parmi la masse des « nouveaux » opérateurs analytiques nous permettant de saisir la complexe et mouvante réalité sociale contemporaine. Il suffit, par exemple, de penser aux écrits critiques français d'Emmanuel Renault (2008) et de Christophe Dejours (1998) pour s'en convaincre.

Cependant, réfléchir à la souffrance à des fins utilitaires ou analytiques ne relève pas d'une spécificité moderne : de tout temps, la souffrance a mobilisé de nombreux savoirs, tant religieux, philosophiques et subjectifs que, plus récemment, scientifiques. Par exemple, dans le bouddhisme,

1. Pensons, par exemple, au rapport public de Lazarus et Strohl (1995) intitulé *Cette souffrance qu'on ne peut plus cacher*, commandé par le gouvernement français et qui donne une reconnaissance scientifique au concept de « souffrance sociale ».

les « quatre nobles vérités », considérées comme l'essence même de cette religion (Lobsang Gyatso, 1994), se rapportent directement à la souffrance universelle. Ces vérités, que le Bouddha lui-même aurait enseignées à ses disciples plusieurs centaines d'années avant la venue de Jésus-Christ et qui sont encore à ce jour aux fondements de ces pratiques religieuses, contiennent en quelque sorte les étapes à suivre pour se libérer de l'emprise de la souffrance. En effet, pour les bouddhistes, tout est souffrance ou cause de souffrance; l'existence même est comparée à un « océan de souffrance » (Lobsang Gyatso, 1994, p. 19; traduction libre). L'illumination, qui ne peut être atteinte qu'au terme d'un parcours de « vérité », équivaut donc au soulagement « définitif » de la souffrance individuelle. Le catholicisme, pour sa part, confère un caractère central à l'expérience quotidienne de la souffrance à travers la figure emblématique de la croix (Corten, 2011). Dans le catholicisme, la souffrance est donc à la fois le châtement divin des hommes pécheurs qui ont crucifié leur Sauveur et la condition d'accès au paradis, dans lequel aucune souffrance ne pourra pénétrer. Une promesse de libération suivant la mort du corps physique est donc utilisée pour consoler et adoucir les souffrances quotidiennes.

Dans les sociétés occidentales modernes, les scientifiques ont graduellement accaparé l'expertise de chaque aspect de l'existence humaine, ainsi que de l'interprétation de l'expérience de la souffrance inhérente à cette vie. Par conséquent, c'est à travers leurs discours que la souffrance peut désormais être communiquée, c'est à travers leur regard qu'elle peut être reconnue. On tente d'interpréter un ensemble exponentiel de maux, de plus en plus hétérogènes, à travers les mots de la souffrance. Ainsi, calvitie, décrochage scolaire, harcèlement psychologique, pauvreté, soins palliatifs, pour ne nommer que ceux-ci, sont tous englobés uniformément dans les registres linguistique et symbolique de la souffrance.

Cet ouvrage se veut donc un effort collectif pour approfondir, d'une part, et circonscrire, d'autre part, le concept de souffrance tel qu'il se présente à l'heure actuelle. Nous ne mettrons donc pas en avant une seule définition formelle du concept, mais illustrerons plutôt la multiplicité de ses usages sociaux. Notre volonté est de comprendre son évolution, de souligner certaines de ses limites, mais également de proposer de nouvelles avenues analytiques qui lui seraient propres. Nous sommes animés par l'espoir d'éviter que la souffrance ne devienne un « fourre-tout » théorique et lexical. Il conviendra donc de valoriser et de présenter des savoirs à « hauteur humaine » impliquant l'hétérogénéité de la forme des contributions: analyses macrosociales, récits d'expériences, résultats de recherches, revues de littérature, essais critiques. Les contributions seront, de ce fait, très diverses et permettront de « ressentir » le défi de taille que nous nous sommes proposés de relever: percer l'évidence, déconstruire la plainte, sans faire violence à celui qui l'a émise. Nous chercherons à atteindre l'« au-delà » de la souffrance: au-delà du corps, au-delà de l'esprit.

À cette fin, nous aborderons le concept de souffrance par l'entremise de l'expérience individuelle et sociale. Nous traiterons à la fois du corps en proie aux douleurs et de la psyché dont il est d'usage de croire qu'elle est la seule pouvant proprement faire « souffrir ». Le Breton (2009) rappelle que le dualisme entre le corps et l'âme (ou l'esprit) est présent de longue date dans les sociétés occidentales. La douleur serait en ce sens purement physique et la souffrance, psychique. La chair et la psyché se trouvent séparées l'une de l'autre. Cependant, cette opposition du corps et de l'être psychique en deux réalités distinctes ne peut correspondre à l'expérience vécue, car l'individu est « le produit d'un collage surréaliste entre une âme et un corps » (Le Breton, 2009, p. 324). Le Breton (2011) soutient également que la souffrance « est la résonance intime d'une douleur, sa mesure subjective. [...] La douleur est toujours englobée à l'intérieur d'une souffrance » (p. 65). Ainsi, les deux ne font qu'un, créant une seule et même plainte. Afin de saisir sous sa forme unifiée l'expérience individuelle, nous aborderons la souffrance en tant qu'« épreuve », selon la définition qu'en donne Martuccelli (2006). L'individu traverse donc sa souffrance telle une épreuve.

Selon Martuccelli (2009), les épreuves sont des défis historiques socialement produits. Elles sont inégalement distribuées, de sorte que les individus sont contraints de les affronter avec les moyens qui sont les leurs. Le sociologue constate une standardisation dans l'organisation de la succession des épreuves qui n'est nullement arbitraire (Martuccelli, 2007). L'épreuve est une expérience à la fois intime et sociale, du fait qu'elle est vécue de façon subjective et existentielle, mais liée à la vie sociale et donc commune. La souffrance est fortement liée à l'épreuve, elle l'accompagne, elle en est même peut-être la condition. La souffrance peut être valorisée si on la vainc, ou, à l'inverse, stigmatisée, si elle n'est pas surmontée. Ainsi, la souffrance peut être « bonne » ou « mauvaise », et l'individu soumis à l'épreuve peut être « victime » ou « héros ». La souffrance, comprise en ces termes, convoque son sujet au croisement de ce qui peut le détruire et le construire (Perrotin, 2006). Ainsi, au-delà du « vivre est souffrir » bouddhiste se dessine le portrait des épreuves qu'une société impose à ses sujets afin de produire ce qu'Otero (2012) appelle la « socialité ordinaire ». En examinant la souffrance de l'individu contemporain, nous pourrions donc voir les contraintes sociales propres à la société à laquelle celui-ci appartient.

Notre ouvrage se divise en trois parties. Dans la première, nous nous emploierons à circonscrire le concept de souffrance contemporaine en lien avec l'expérience individuelle. Les deux parties suivantes présenteront des épreuves particulières dont il convient d'analyser la souffrance qui s'en dégage. Nous aborderons, dans un premier temps, l'épreuve de la maladie, de la mort et certaines de leurs composantes, en nous intéressant au corps, mais également à la psyché. Dans un second temps, nous discuterons l'épreuve du rapport au travail par l'intermédiaire de la plainte normalisée du travailleur singularisé (Martuccelli, 2010).

Pour débiter, Katharine Larose-Hébert dresse un portrait à la fois sensible et théorique de la souffrance en considérant ses composantes sociales, morales et subjectives, mais également en la situant comme objet de l'histoire, ancrée dans un contexte précis. Le rapport entre la souffrance et les sciences biomédicales est examiné ici à travers l'analytique du pouvoir de Michel Foucault (1976). Ensuite, Dahlia Namian montre que l'étalement socialisé de la subjectivité malmenée ou, plus largement, de la montée des « affectivités » est symptomatique des changements profonds et structurels dans l'expérience du social et de l'individualité dite ordinaire. Ces changements, au-delà donc des effets délétères des mutations de la société salariale et de la croissance des inégalités sociales, signalent l'avènement d'une « sociabilité singularisée » (Martuccelli, 2010). Pour conclure cette section, Marie-Chantal Doucet émet l'hypothèse que le domaine de l'affectivité demeure un analyseur fécond de l'expérience subjective contemporaine, alors que la tendance actuelle est de réduire l'activité mentale à la cognition. Ainsi analysée à partir de l'hypothèse d'une construction historico-culturelle des émotions et des sentiments, la souffrance contemporaine témoignerait aussi de la transformation des représentations sociales de l'individualité et ne serait donc pas envisagée uniquement sous l'angle de la rupture du lien social, de la normativité ou encore de la domination sociale.

Dans la deuxième partie, l'épreuve de la maladie sera d'abord considérée sous l'angle de la douleur, celle du corps physique, mais également celle de la psyché souffrante. Florence Vinit, Nicolas Moreau et Daniel Moreau discutent des limites de la médecine curative, de la vision technique et médicamenteuse du soulagement de la douleur. Ils abordent la notion de « douleur globale », que le courant des soins palliatifs a introduite dans le langage médical. Grâce au modèle intégral de K. Wilber, la douleur dans ses multiples dimensions pourra être mieux comprise, faisant apparaître, par le fait même, la nécessité d'une prise en charge de ce que vit le patient, sur les plans physique, existentiel, social et culturel. Florence Vinit examine, quant à elle, une expérience particulière du corps féminin, les menstruations, dans les différentes formes de souffrance que celles-ci peuvent occasionner (sur le plan physique, du point de vue de l'expérience subjective, de la question du sens, du partage possible, etc.). Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis réfléchissent ensuite à la théâtralité de la souffrance à l'heure actuelle. Leur réflexion porte tout particulièrement sur la souffrance dans un contexte familial et, encore plus précisément, sur les modalités de la représentation du deuil du fils dans le contexte occidental.

Au sein de l'épreuve de la maladie se trouve un secteur dans lequel la montée du langage de la souffrance trouve sa résonance: celui de la maladie de la psyché et, par conséquent, de la santé mentale. C'est dans

ce cadre qu'Alex Drolet-Dostaler propose une analyse critique des conséquences du recours aux médicaments psychotropes. Elle dénonce ainsi la médicalisation de la souffrance et se dissocie du discours médical dominant, cherchant à développer un espace propre à une réflexion alternative pouvant inclure l'expérience sensible de l'usager. Marcelo Otero présente, quant à lui, une analyse sociologique de la dépression. Il considère ainsi la souffrance dépressive comme un lieu de rencontre, un socle collectif ou encore un collecteur de singularités exprimant une résonance normative qui permet tantôt la reconnaissance mutuelle reconfortante, tantôt la distribution inquiétante dans les différentiels de la marge sociale ou dans les figures du pathologique. Geneviève Nault clôt cette partie en examinant la place de la souffrance dans la prise en charge de la maladie mentale par le système de justice pénale et l'émergence des tribunaux spécialisés en santé mentale, qui cherchent à alléger cette souffrance en retirant l'étiquette de « criminel ». Cependant, si la possibilité d'une déjudiciarisation est dorénavant offerte, celle-ci doit nécessairement passer par le rétablissement.

La dernière partie de cet ouvrage est centrée sur l'épreuve du travail. Lilian Negura et Marie-France Maranda soulignent le rôle de l'évolution actuelle du contexte de travail sur la prise plus ou moins régulière, ou compulsive, de substances psychoactives. Les résultats de leur recherche appuient l'idée du contexte toxique de l'organisation du travail qui stimule le dopage professionnel pour répondre aux attentes de performance de la société et des individus. Audrey Laurin-Lamothe aborde par la suite les transformations récentes du travail, de son organisation et de sa finalité avec comme pivot le management qui fera de la subjectivité des travailleurs un objet de pouvoir et de savoir. En dessinant deux figures, le normopathe et l'individu « souffrant », l'auteure réinterroge ainsi la catégorie de souffrance. Enfin, poursuivant sur ce thème, Laurie Kirouac explore les mutations significatives dans l'expérience du travail. Les individus sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux à attendre du travail des gratifications expressives, un accomplissement personnel. Parallèlement, le travail est de plus en plus désigné comme étant à l'origine de malaises psychologiques divers (stress, anxiété, *burnout*, dépression, etc.). L'auteure cherche donc à comprendre la signification de ces deux phénomènes et suggère que ces « nouvelles » attentes vis-à-vis du travail participent d'un mode d'individuation caractéristique de la socialité contemporaine.

En terminant, nous voulons exprimer nos plus sincères remerciements à tous les auteurs qui ont pris part à ce projet. Leurs apports à cet exercice sont d'une valeur inestimable. Nous tenons aussi à remercier vivement Danilo Martuccelli, dont la préface apporte également une valeur ajoutée à ce livre. Nous espérons que cet ouvrage constituera une « porte ouverte » par laquelle le lecteur pourra poursuivre ses propres réflexions sur l'objet souffrance aux limites encore si peu définies.

RÉFÉRENCES

- BOLTANSKI, L. (1993). *La souffrance à distance*, Paris, Métailié.
- CORTEN, A. (2011). « Souffrance sociale, parler ordinaire, imaginaire religieux et expression politique », *Social Compass*, vol. 58, n° 2, p. 143-152.
- DEJOURS, C. (1998). *Souffrance en France*, Paris, Seuil.
- EHRENBERG, A. (2011). « La société du malaise. Une présentation pour un dialogue entre clinique et sociologie », *Adolescence*, vol. 3, n° 77, p. 553-570.
- FOUCART, J. (2003). *Sociologie de la souffrance*, Paris, Seuil.
- FOUCART, J. (2009). *Fluidité sociale et souffrance*, Paris, L'Harmattan.
- FOUCAULT, M. (1976). *Histoire de la sexualité. Tome 1: la volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- LAZARUS, A. et H. STROHL (1995). *Une souffrance qu'on ne peut plus cacher : rapport*, Paris, Délégation interministérielle à la ville et au développement social urbain.
- LE BRETON, D. (2009). « Entre douleur et souffrance : approche anthropologique », *L'information psychiatrique*, vol. 83, p. 323-328.
- LE BRETON, D. (2011). « Douleur et sens : les modulations de la souffrance », *e-Mémoires de l'Académie nationale de chirurgie*, vol. 10, n° 2, p. 64-68.
- LOBSANG GYATSO, V. (1994). *The Four Noble Truths*, New York, Snow Lion Publications.
- MARTUCCELLI, D. (2006). *Forgé par l'épreuve*, Paris, Armand Colin.
- MARTUCCELLI, D. (2007). « La sociologie aux temps de l'individu », *Interrogation*, vol. 5, p. 65-84.
- MARTUCCELLI, D. (2009). « Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne ? Pour quoi, pour qui, comment ? », *Sociologie et sociétés*, vol. 41, n° 1, p. 15-33.
- MARTUCCELLI, D. (2010). *La société singulariste*, Paris, Armand Colin.
- OTERO, M. (2012). *L'ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression*, Montréal, Boréal.
- PERROTIN, C. (2006). « Regard du philosophe sur la souffrance de l'être humain », *Revue internationale de soins palliatifs*, vol. 21, n° 1, p. 7-8.
- RENAULT, E. (2008). *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique*, Paris, La Découverte.



COLLECTION

PROBLÈMES SOCIAUX
ET INTERVENTIONS SOCIALES

HENRI DORVIL – directeur
GUYLAINE RACINE – codirectrice

QU'ELLE SOIT PSYCHIQUE OU PHYSIQUE, la souffrance, bien qu'appartenant à l'expérience profondément intime de la personne, se révèle socialement constituée. À l'encontre des injonctions de santé parfaite, de performance, de projet de vie ou encore de responsabilisation, elle devient une épreuve, un obstacle freinant la réalisation de soi qui appelle une renégociation identitaire de l'individu. Car, si l'individu contemporain peut exprimer légitimement sa souffrance, il est surtout encouragé à la traiter, à lui donner sens et à la surmonter par différents moyens (médicaments psychotropes, thérapies de toutes sortes, travail sur soi, etc.).

Mettant à l'épreuve le concept de souffrance dans toute sa complexité, cet ouvrage réunit des réflexions pluridisciplinaires qui offrent des analyses renouvelées et contextualisées sur le sujet. Les auteurs s'emploient d'abord à circonscrire le concept de souffrance en lien avec l'expérience individuelle, pour ensuite plonger dans les épreuves de la maladie et de la mort, éprouvantes tant pour le corps que pour la psyché. Enfin, ils s'intéressent à l'épreuve que représente le travail, une source de souffrance grandissante dans le monde contemporain occidental.

En cherchant à comprendre les formes et les sources de la souffrance, ils ne s'occupent pas de la faire taire, mais plutôt de l'entendre, de proposer des modalités d'intervention afin d'ouvrir le dialogue, de réduire les injustices et de soulager l'ensemble d'une société, plutôt que l'individu seul.

Nicolas Moreau est professeur à l'École de service social de l'Université d'Ottawa. Il s'intéresse particulièrement aux questions de santé mentale et étudie, en outre, comment certaines pathologies mentales peuvent être révélatrices des comportements et des conduites à adopter.

Katharine Larose-Hébert est candidate au doctorat en service social à l'Université d'Ottawa. Ses activités de recherche portent principalement sur l'organisation des services en santé mentale, les parcours institutionnels et l'expérience subjective de l'utilisateur.

Ont collaboré à cet ouvrage

Martine Delvaux, Marie-Chantal Doucet, Alex Drolet-Dostaler, Laurie Kirouac, Katharine Larose-Hébert, Audrey Laurin-Lamothe, Marie-France Maranda, Catherine Mavrikakis, Daniel Moreau, Nicolas Moreau, Dahlia Namian, Geneviève Nault, Lilian Negura, Marcelo Otero, Florence Vinit

PUQ.CA



9 782760 537712

ISBN 978-2-7605-3771-2

Extrait de la publication